

Annexe: Voltaire dans la presse francophone éditée en Russie sous Elisabeth

I : Voltaire dans le *Caméléon littéraire*, St.-Pétersbourg, 1755

[5 janvier 1755, t. 1, n°1, p. 3-5]

DE ST PETERSBOURG. Il paroît ici depuis quatre jours une nouvelle réponse de Mr. DE LA BEAUMELLE à Mr. DE VOLTAIRE, c'est toujours le même objet, toujours les remarques critiques du premier sur le Siècle de Louis XIV du second : ce procès ridicule est porté depuis long-tems au tribunal du public, mais je pense que ces Messieurs se sont réservés le droit d'appeler du jugement : *Rodrigue qui l'eut-dit ? chimène qui l'eut cru ?* que le chantre de Henri, seroit un jour vilipendé par l'auteur du *Qu'en dira t'on ?* Je laisse volontiers guéroïer nos Champions, ou plutôt Mr. DE LA BEAUMELLE tout seul, puisque son adverse ne daigne pas seulement [p. 4] lui rendre injure pour injure ; mais au moins qu'il ait la bonté de ne pas faire passer pour disputes littéraires, une mauvaise chicane qui n'intéresse nullement les savans, & qui n'est autre chose qu'une maussade joutte de personnalités & d'invectives, soutenue d'un stile vif & pétillant fort de mots mais vuide de chose, je rend justice, Mr. DE LA BEAUMELLE écrit avec un feu que voudrois avoir, c'est une tournure un Phrasisme sésuisant, mais est on auteur à ce prix ? posséder les graces de sa langue, y joindre d'usage du monde, & du gout pour le leger voilà ce qui donne le stile, de M pour les avoir fait passera t'il donc pour auteur ? d'ailleurs au cas particulier *c'est le four qui apelle le moulin brulé*, que l'on me pardonne le proverbe ; un échapé de la bastille reproche à son antagoniste qu'il est chassé de tous les païs : ah ! Mr. DE LA BEAUMELE dire qu'il ne reste à VOLTAIRE que COLMAR & votre pitié, y pensés vous ? n'y à t'il donc plus de...& ne vaudroit il pas mieux cesser de vivre que d'exciter en vous ce sentiment dont votre orgueil se pare : il vous sied mal sur le ton de censeur de passer en revue les ouvrages d'AROÛET ; je le disois avant-hier vous êtes à Mr. DE VOLTAIRE ce qu'est un point géométrique au nombre 1000, car enfin, un petit retour sur vous-même. [p. 5] Croiés cependant que je ne m'erige point en DON QUICHOTTE des réputations attaquées, je n'aime point à combattre des moulins à vent, vous m'entendés. Ainsi Messrs. à votre aise, dites vous réciproquement vos vérités, j'y consens : mais ; du coté des mœurs, du caractère, de la conduite, des sentimens. Nous verons de jolies choses, & je vous livre l'auteur de ZAÏRE : prenés garde à vous cependant, il est homme à prendre sa revanche, tâtés vous bien : quant à l'esprit, au savoir, au mérite, au talent, pavillon bas : ou si vous étés assés vain pour vous croire au pair d'un grand homme, & en même tems assés téméraire pour le mépriser, faites usage du conseil que vous lui donés vous-même « le mépris est froid, & vous l'êtes si peu : soiés le donc ».

[12 janvier 1755, t. 1, n°2, p. 38-44]

EXTRAIT. L'on mande de Paris que *Monsieur de VOLTAIRE & Mr de CRÉBILLON* vont dans peu, l'un & l'autre donner au Théâtre Français une Tragédie nouvelle dont le sujet est le même, sous des noms différens. *Monsieur de CRÉBILLON* intitule sa pièce

le Triumvirat, VOLTAIRE nomme la sienne la *mort de CICÉRON*. Le public attend avec impatience ces ouvrages ; frappés tous deux de main de maître ils peuvent être également beaux chacun dans leur espèce.

Rien n'est si avantageux pour la littérature que ces luttes d'esprit & de talents, surtout quand les atletes sont à peu près de force égale. L'imagination de l'homme est presque infinie & peut varier de mille façons sur un même objet. Ainsi trente auteurs [p. 39] tous fameux, s'il est possible d'en supposer un aussi grand nombre, peuvent traiter parfaitement une même matière chacun dans leur genre quoique par différentes méthodes. L'axiôme *il n'est qu'une façon de faire du bon* me semble trop général. Cette règle a ses exceptions : j'en citerai volontiers un exemple qui me conduira à l'examen d'une pièce de *Monsieur de MARMONTEL*. Elle peut avoir encore les graces de la nouveauté au moins pour le pays étranger puisqu'elle n'a été jouée à Paris qu'en Juin 1752. & imprimée en 1753. Je serais charmé que ce petit extrait pût inspirer le desir de la lire, & que la satisfaction des conaisseurs justifiât le plaisir qu'elle m'a fait. C'est mon Tic, je n'aime point à être bien aise tout seul.

Les HÉRACLIDES, tel est le titre de cette pièce. Le sujet n'en est pas neuf. Une famille persécutée qui cherche azile, un [p. 40] Oracle qui ordonne le sacrifice d'une fille illustre sans s'expliquer, un peuple menacé de périr si l'Oracle ne s'accomplit, voilà ses ressemblances avec *Iphigénie*, & l'on s'étonne que la même intrigue puisse produire un nouvel intérêt. DÉJANIRE veuve d'HERCULE persécutée par EURISTHÉE tyran d'ARGOS se retire avec ses enfans & IOLAS ami d'HERCULE chés DÉMOPHON fils de Thésée & Roi d'Athènes : au moment que Démophon fatigué d'une longue guerre contre Euristée est prêt à conclure la paix. Le tyran aiant découvert la retraite de DÉJANIRE met pour condition au Traité qu'elle lui sera rendue ; mais STÉNÉLUS fils de DÉMOPHON séduit par les charmes d'OLIMPIE fille de DÉJANIRE engage son père à protéger ces infortunés. IOLAS découvre la fourberie de COPRÉE envoyé d'ARGOS il en rend compte à Sténélus, la guerre se ralûme mais avant de livrer bataille, DÉMOPHON consulte les Dieux. [p. 41] La réponse obscure de l'Oracle menace la perte de la bataille à moins que l'on n'immole une fille de sang illustre. DÉMOPHON incertain en confère avec IOLAS. OLIMPIE l'apprend, explique l'Oracle pour elle-même, & se dévoue courageusement à la mort. Sa mère au désespoir accuse DÉMOPHON d'artifice & veut mourir pour sauver sa fille : ce combat de la nature et du sentiment fournit les plus beaux traits.

Cependant OLIMPIE court au temple, déjà le coûteau du sacrifice est levé. STÉNÉLUS dans son camp découvre par un esclave ARGIEN, que le Grand-Prêtre gagné par COPRÉE a fait parler l'Oracle ; il vole à l'autel, arrache sa maîtresse à la mort, livre bataille, défait EURISTHÉE, remet le fils de DÉJANIRE sur le Trône d'ARGOS & reçoit enfin le prix de son courage par une union que l'amour d'OLIMPIE, la reconnaissance [p. 42] de DÉJANINE & la justice de DÉMOPHON approuvent.

Tel est le précis de cette pièce dont tous les rôles sont également beaux, sans que l'un brille aux dépens de l'autre. Le plus parfait & le plus rare, à mon avis, est celui de DÉJANIRE que je mets sans hésiter audessus de toutes les Reines que j'ai vû jusques ici au théâtre. Les vers sont nobles et aisés, la pièce est pleine de ces sentences qui saisissent & que le spectateur se plaît à retenir. En voici quelques traits. Act. I Sc. 2.

Le peuple est à son prince, & son Prince est à lui ;
Et de leurs intérêts l'accord ferme et paisible
Rend le Roi tout puissant & le peuple invincible :

La pensée de *Monsieur de VOLTAIRE*, que vous faut il de plus, MÉROPE est à vos pieds est doublée bien délicatement par DÉJANIRE au pied de DÉMOPHON. Act I. Sc. 4 [p. 43]

Par mon abaissement jugés de ma tendresse
Jugés, surtout, jugés du péril qui les presse.

Un Français en parlant de l'opiniâtreté du Clergé de l'église Gallicane, rebelle aux ordres de son Roi pourrait en dire ce que dit DÉMOPHON Act. II Sc. 8 à propos des pontifes du Temple.

Ils ont placé le trône au pied de leurs autels
Et les Rois devant eux ne sont que des mortels.

Que ces vers sont beaux dans la bouche de DÉJANIRE au sujet de la superstition ! Act. IV Sc. 3.

Déchirés le bandeau que les homes perfides
Étendent sur les yeux des peuples trop timides ;
Démasqués, confondés, leur pieuse fureur,
Il reste un hydre à vaincre, & cet hydre est l'erreur :
Osés la terrasser, cette seule victoire
D'Hercule & de Thésée effacera la gloire.
[p. 44] Et ces autres Act. V
Ô Superstition ! ô fille des Enfers !
De quels monstres affreux tu remplis l'univers !
Tu fais de l'homme un Tigre & ta noire imposture
Dans le cœur le plus tendre étouffe la nature.

[9 février 1755, t. 1, n°6, p. 128-131]

NOUVELLES DE PARIS

L'on vient de voir à la Cour de *Fontainebleau* un spectacle d'un genre nouveaux ; c'est *Daphnis & Alcimadure*, pastorale languedocienne, précédée d'un prologue Français qui a pour titre *Isaure ou les jeux Floraux*. Les paroles, & la musique de la pastorale sont du Sr. MONDONVILLE, maître de musique de la Chapelle du Roi, & les ballets de Sr. LAVAL, maître des ballets de Sa Majesté. On à aussi exécuté un nouveau ballet Héroïque intitulé *Anacréon*. Les paroles sont de S. de CAHUZAC, la musique du SR. RAMEAU & la danse de Sr. LAVAL. Les talents supérieurs du Sr. GELIOTTE faisant appréhender sa retraite du théâtre, qui était fixée à pâques prochain ; Sa Majesté pour l'engager à rester, vient de lui accorder une pension de six mil livres sa vie durant, & en outre une somme de trente mil livres d'argent comptant pour paier ses dettes. Les Srs. PIRRON, de CAHUZAC & MARMONTEL viennent aussi d'obtenir du Roi, chacun une pension de deux mil livres.

Le Sr. PREVILLE qui avait été admis à la comédie française pour jouër les troisièmes [p. 129] amoureux, vient de recevoir l'ordre de jouër les valets après le Sr. ARMAND & le Sr. DUBOIS. Le théâtre de *Paris* est un de ceux ou l'on récompense le mieux les talents, mais aussi un de ceux ou l'on fait moins de quartier aux sujets qui manquent

de mérite. Le Sr. BARON qui jouoit les petits confidens dans le Tragique, & seconds rôles de parsans ou *bouche trous* dans le Comique vient d'être renvoyé sans miséricorde, sans même lui laisser achever son année. Bel exemple & que l'on devrait suivre dans nombre de troupes, un Directeur trop complaisant sur pareil chapitre en est la duppe, & le public en souffre, le théâtre est fait pour amuser en instruisant.

Si chacun n'y restait que le temps de son rôle
 Tout serait à sa place & l'on ne verait pas
 Tant de gens inutiles dont le Public est las.

GRESSET

On à enfin donné le *Triumvirat*, Tragédie nouvelle du *Grand Crébillon* attendüe avec impatience de la part des amateurs du COTHURNE, mais la montagne est encore acouchée d'une Souris ; L'on pourrait presque dire de cette pièce ce que le Poète LINIÈRE¹ à dit [p. 130] du Poëme de la *Pucelle* par CHAPELAIN, voici son Epigramme.

Nous attendons de Chapelain,
 Ce rare & fameux Ecrivain,
 Une merveilleuse Pucelle.
 La cabale en dit force bien ;
 Depuis vingt ans on parle d'elle,
 Dans six mois on n'en dira rien.

Le fort du *Triumvirat* à été fâcheux dès le premier jour, quoiqu'il y ait de très beaux vers répandus au hasard ; mais selon l'usage moderne le dernier acte est pitoyable, la pièce est froide et point du tout intéressante. Il n'y a qu'une seule femme, dont le rôle voudrait être beau, mais en tout il est manqué, quoique Mademoiselle CLAIRON le rende dans la dernière perfection. ANTOINE qui devrait avoir une si grande part dans cette fameuse révolution ne paraît que derrière la toile, & CICERON qui selon toutes les aparances n'est pas dans les bonnes grâces de CREBILLON est aussi petit garçon dans ce poëme que dans son CATILINA. Ce sera aujourd'hui la septième représentation, & l'on craint que ce soit la dernière, ou du moins celà frisera bien la chute. Les Comédiens qui s'attendent à ces [p. 131] événement ont répété VENCESLAS, qu'ils vont remettre au Théâtre assitôt après le retour de *Fontainebleau*. Ils ont donné *Nanine* Comédie de Mr. de V. qui dans sa nouveauté eut un très médiocre succès, mais à cette reprise elle en a eû un prodigieux. On va repéter incessamment une Tragédie nouvelle de la composition de l'Auteur des TROÏENNES, qui a six pièces toutes prêtes. Voilà bien de la besogne que nous avons devant les mains.

[16 février 1755, t. 1, n°7, p. 143-147]

REFLEXIONS D'UNE FEMME D'ESPRIT

La véritable Philosophie n'est pas celle qui se perd en raisonnemens vains & subtils, mais celle qui conduit droit à la morale, qui enseigne le chemin de la vertu, & qui finit par remettre l'homme entre les bras de la Religion. Cette dernière est la science du bonheur, l'unique source de la joie, de la tranquillité, l'unique trésor dans toutes les situations de la vie, l'unique asile dans les afflictions, l'unique consolation dans la mort. Ce sont les salutaires principes qui nous inspirent l'amour de la vertu, & qui nous la

¹ François Payot de Linière (1628-1704), auteur de chansons libertines et de couplets satiriques.

font regarder non comme un fardeau gênant, mais comme la plus agréable [p. 144] compagne que nous puissions avoir dans notre voyage à travers le monde.

Il serait à souhaiter que tous les hommes soient raisonnables & que tous les hommes raisonnables soient heureux.

Les flatteurs sont mil fois plus nuisibles à la vérité & aux bonnes moeurs que les esprits fort & toute la sequelle des libertins.

Il vaut mieux rendre service à un homme d'un état abjet qu'à des personnes d'une condition plus relevée : parce qu'il est à craindre qu'un grand ou un riche ne veuille païer que nous lui rendons, & ne nous mette par là dans une dependance, qui nous fasse esclave de ses passions ou ministre de ses volontés.

Il est impossible à un homme dans le malheur de calmer son esprit, soit par le voïe de la réflexion, soit en se livrant uniquement à l'impression des sens ; si ceux-ci nous égarent, celle-là nous tourmente. Nous paraissions acquiesçer à la dispensation d'en haut ; mais nous nous efforçons à l'ajuster toujours [p. 145] avec le plan de notre cœeur. C'est ce plan qui est le centre ou nous raportons tout : on voudrait le voir acompli, on voudrait que ce fût bientôt, l'on est désolé des circonstances qui s'y oponent. Ce revers porte le trouble au-dedans de nous, le cœeur veut en quelque sorte s'en vanger sur l'esprit ; il y répand des nuages, & tâche d'offusquer la lumière importune.

Extrait de la C. S.

Les vérités essentielles ne peuvent être remises trop souvent sous les yeux du lecteur, & j'ai crû que des réfléxions présentées par ce sexe enchanteur, dont l'apanage principal semble être le don de persuader, feraient une plus vive impression ; d'ailleurs j'en prens moi-même ocasion de raisonner ; & j'imagine que ce n'est point une chose à négliger.

Le livre ou j'ai puisé ces maximes est un Roman allemand. Que l'Heroine de l'Auteur soit un être chimérique ou réel, qu'il lui prête des sentimens, des pensées, ou qu'en éffet ce soit les siennes cet examen m'importe peu. D'une ou d'autre façon, je suis toujours bien fondé à répondre aux Sots de ma nation, qui pretendent que l'esprit, l'imagination, le jugement, sont anexés à leur seul païs, & qui poussent la fatuité jusqu'à croire, qu'il faut être français pour penser, pour écrire, pour créer quelque chose de bon ou d'utile. Abstraction faite des arts qui marchent chés bien d'autres nations d'un pas égal au progrès qu'ils font chés la mienne : je soutiens que les talens de l'esprit de presque tous les peuples policés de l'Europe ne le cèdent en rien à mon païs. Le stupide préjugé de Patriotisme ne m'aveugle point, j'admire le beau par tout ou je le trouve ; & je suis choqué des defauts que j'aperçois dans les Auteurs français, peutêtre même plus que je ne le ferais de la part d'un autre. Le mérite particulier d'un Ecrivain ne m'en impose point sur ses torts ; & le fameux Chantre de HENRI sera toujours à mes yeux un Philosophe sans principes, un Historien de mauvaise foi ; ce terme n'est pas trop fort ; il est absurde à un quelqu'un qui détaille des faits historiques de s'excuser, en disant qu'il a peutêtre été mal informé ; lorsque l'on n'est pas sûr de ce que l'on avance on doit prendre le parti du silence, singulièrement lors-[p. 147]qu'il est question d'un grand homme. Le nom de PIERRE I. est trop respectable & trop auguste pour oser rien hasarder, qui ne soit conforme au vrai, l'Auteur de *Zaire* me saura gré, j'espere de ne

pas lui citer plus précisément sa faute à cet égard. C'est un affront que je lui épargne aux yeux de tout l'Univers ; il me permettra seulement de lui rappeler qu'il n'était permis qu'au seul *Apelle* de peindre le portrait d'*Alexandre*.

[23 février 1755, t. 1, n°8, p. 167-176]

APOLOGIE DE L'ORTHOGRAPHE DE MONSIEUR DE V...

Certain auteur à défini l'écriture.

..... un art ingénieux

De peindre la parole & de parler aux yeux,

Et par des traits divers, & figures tracées,

Donner de la couleur & de l'ame aux pensées.

BREBEUF

Je trouve cette définition complete, elle exprime en peu de mots les qualités propres & les avantages immenses que la société civile retire de cet art que l'on nomme jûstement *ingénieux*. Je laisse aux Historiens le so[p. 168]in de remonter à son origine & de nous expliquer si nous en sommes redevables aux *Egiptiens*, aux *Caldéens*, ou aux *Phéniciens*.

Le Poëte LUCAIN l'attribüe à ces derniers :

Phenices primi, fama si creditur, aussi

Mansuram rudibus vocem signare figuris.

Le Sr. BILLETTE DE FANIERE qui a l'exemple de BREBEUF s'est ingéré de traduire LUCAIN nous a rendu les deux vers latins par les quatre suivans.

C'est des Phéniciens que nous vient l'art d'écrire,

Cet art ingénieux de parler sans rien dire,

Et par des traits divers, que notre main conduit,

D'attacher au papier la parole qui fuit.

J'ai dit ailleurs que les traductions dégradent toujours l'original. Passons la dessus.

Il est constant que l'écriture est un moïen de doner du corps aux pensées. Il est donc essentiel que ce corps soit tellement propre à [p. 169] peindre l'objet que l'on veut représenter, qu'il ne soit pas possible de s'y méprendre. Un mot de doit pas être susceptible d'une double signification qui peut induire à quantité d'erreurs. Mon but en raisonnant sur cette matière, est de me justifier aux yeux de quelques personnes éclairées dont je respecte infiniment les avis, & qui m'ont fait un petit reproche de m'être écarté du sentier battu par l'usage pour suivre l'Ortografe de Mr. de V., l'on aura la bonté de m'excuser, si je traite cet article superficiellement ; c'est pour éviter une Dissertation purement Grammaticale qui sent toujours le Pédantisme. Je me borne donc à présenter quelques considérations.

Monsieur de V..... est d'un mérite distingué et reconu : l'admiration que j'ai pour le grand homme n'est pas cependant le motif qui me décide en faveur de son Ortografe.

On peut être excellent Poète, bon Historien, Philosophe habile, sans connaître à fond les règles de l'écriture, cet article est du res[p. 170]sort du Grammairien, Monsieur de V... ne serait pas moins un grand homme quand il l'ignorerait. Ce n'est donc pas l'esprit de parti n'y la prévention qui me guide ; l'Evidence seule a droit de me convaincre ; elle me paraît sensible à l'égard de la nouvelle méthode dont j'enreprens la défense. Il y manque dit-on le sceau de l'approbation *Académique*, d'abord ; mais question de savoir, si faute de cette ratification la méthode est mauvaise en elle-même. J'ose soutenir le contraire. On est surpris qu'un seul homme fasse tête à un corps de savans, mais, on ne doit pas l'être que cet homme trouve des imitateurs, lorsqu'il sait persuader par des raisonnemens solides.

Tout est de convention dans la vie ; c'est à la convention que l'on doit la diversité des langues, celle des mots employés pour la signification des choses, celle des Caractères propres à former les mots, & à peindre la pensée par le cours de l'écriture. Mais les hommes en [p. 171] formant cette convention, n'ont pas juré de s'y tenir inviolablement sans jamais y ajouter ou soustraire. Par conséquent le *sic voluere Patres* n'a plus lieu, & c'est prouver bien faiblement la valeur d'une pratique, d'un usage, que d'alleguer la volonté ancienne & primitive de ceux qui l'ont mis en vogue.

Rien n'est parfait, rien ne peut jamais le devenir. La perfection est un attribut de l'essence divine, & ne saurait avoir lieu pour les choses humaines ; mais on peut si non y attendre du moins en approcher. L'on ne doit négliger aucun soin à cet égard, c'est une émulation digne d'éloge, nécessaire au bon ordre, utile au bien de la société. Suivons ce raisonnement dans chacune de ses parties.

S'il est difficile d'arriver à la perfection, il est constant qu'une chose dans son principe en est beaucoup plus éloignée, qu'après une suite de tems, des progrès soutenus, des observations, des variations, des raffinemens. Jusqu'à présent voilà Mr. de V.. autorisé. [p. 172] Il n'a point interverti l'ordre, il n'a point empiété sur la respectable vétusté. Mais par zèle il a réfléchi, ses réflexions lui ont découvert des abus, il essaie de les réformer ; je ne trouve dans toute cette conduite qu'un savant qui ambitionne d'être utile à sa Patrie & au public. L'est il effectivement. Cette proposition est aussi facile à démontrer que la précédente.

I. Tout ce qui peut contribuer au *Laconisme* touche à l'élégance, celle-ci est mere de la persuasion, voici déjà un grand gain pour le stile. Nous en avons l'obligation à Monsieur de V., il a frappé nombre de superfluités, qui ne servaient qu'à rendre le Phrasisme prolix, & à répandre un louche désagréable, sur des pensées qui voudraient être vives et pétillantes.

II. Rien n'est plus avantageux que de fixer les incertitudes de l'Etranger, & celles même de la nation en prenant le parti d'écrire les mots tels qu'ils doivent [p. 173] être lus ; c'est sauver un ridicule à la Langue Française. Il est douteux encore si l'on doit écrire comme l'on parle, ou prononcer comme l'on écrit, & l'on ne fait exactement ni l'un ni l'autre grâce à l'usage qui prévaut impunément. J'ai connu un axiôme en droit qui revient ici fort à propos. *Abusus non est usus*, un abus ne fait pas loi, au contraire on doit savoir gré à ceux qui s'en rendent réformateurs.

Il y a eu de tous tems de ces génies solides, assés habiles pour sentir l'absurdité, & assés francs pour crier à l'erreur : sans cela nous parlerions encore *Gaulois*. Je lis dans les *Cent nouvelles*, dans *Bocace*, dans les nuits de *Straparo'e*, *gagner pour gagner*, *grant pour grand*, *ors daleine*, pour hors d'haleine, *aultre* pour autre : d'où vient cette

réforme ? on répond que la langue s'est épurée, que l'on a retranché certaines lettres qui formaient à l'oreille un son choquant, & ajouté quelques autres qui ont paru nécessaires [p. 174] pour donner plus de force à l'expression. En ce cas on a donc porté atteinte à cet usage dont on réclame aujourd'hui le despotisme contre Monsieur de V... qu'a-t-il fait de plus que ces premiers restaurateurs ? il a trouvé mauvais p. e. qu'un nom d'homme s'écrivit comme celui d'un peuple, tandis que tous deux ont un son différent. François ne doit pas se confondre avec Français ; c'est un *qui pro quo*, & puisque l'on est d'accord dans notre langue que *oi* sonera différemment que *ai*, pourquoi s'écarter de cette règle générale ? pourquoi y mettre ces exceptions chimériques qui n'ont d'autres base que la corruption de l'usage ? de *foire* à *faire* la différence est totale : en suivant strictement les principes que Monsieur de V... critique, *foire* & *faire* doivent se prononcer également, si *français* peut s'écrire avec un *oi*. Je prens ce seul mot comme un des plus ordinaires & je m'y retranche, un plus grand detail me conduirait à des volumes.

[p. 175] Tel est en bref le résumé du système de Monsieur de V... & les raisons qui me déterminent d'y souscrire. Les lettres ne sont faites que pour être prononcées, n'en emploions donc jamais d'inutiles, & s'il le faut ajoutons en de nécessaires. Evitons surtout l'équivoque & l'amphibologie, aplanissons à l'étranger un chemin facile qui le conduise sans degout à la connaissance de notre langue dont les principes arbitraires & contradictoires le revoltent. Si l'*Anglais* a sur nous l'avantage de penser solidement, aïons au moins, celui de dégager notre Idiôme d'un fatras d'inutilités, & d'écrire enfin comme nous parlons. L'Académie à refusé d'adopter cette méthode, c'est dommage pour le public que ce corps respectable ne soit pas d'accord sur un article aussi essentiel, mais on ne perd au plus que le tems d'attendre, cet événement n'est peut être même pas loin. Nous avons vû des choses condamnées pendant plusieurs années & reçues ensuite : témoin le miroir ardent d'*Archimède* avec lequel il embrasa la flotte des [p. 176] *Romains*, suivant que l'Histoire raporte. Ce fait a été tenu pour apocrif & fabuleux, parce que l'on ne conaissait encore que la force des miroirs Sphériques, dont l'effet est beaucoup inférieur. Depuis quelques années Mr. de BUFFON a trouvé la composition d'un miroir de plusieurs pièces qui multiplie l'action des raïons solaires & qui brûle à deux cents pas, fond le plomb à cent, & l'argent à cinquante. On en conclût que le miroir d'*Archimède* étoit peutêtre de la même espece & l'on fait réparation de l'Histoire. Le système de Monsieur de BUFFON est recû, il est vrai qu'il est un des quarante, mais Monsieur de V... n'y mérite t'il pas une place ?

[9 mars 1755, t. 1, n°10, p. 222-229]

EXTRAIT.

J'ai lû à la tête de la *Sémiramis* de Monsieur de VOLTAIRE une dissertation sur le Théâtre ancien & moderne, dans laquelle on reconaît le stile de l'auteur même de la pièce. Peu de personnes sont à portée d'avoir vû cette Dissertation ; elle mérite néanmoins une attention particuliere, parcequ'elle donne une idée exacte des progrès du Théâtre depuis les Grécs jusqu'à notre Siécle, on y trouve d'ailleurs, une comparaison de tous les Théatres, & une apréciation d'eux, j'ai crû faire plaisir de la présenter en abrégé sous les yeux du lecteur.

Sous le Pontificat de LEON X, le Théâtre dit l'auteur renâquit ainsi que l'éloquence : c'est dans ce tems que le Prêlat TRISSINO mit au jour sa Tragédie de *Sophonishe*, première pièce que l'Europe ait vüe ; [p. 223] la *Calandra* du Cardinal BIBIENA peu auparavant avait été la première Comédie dans l'Italie moderne.

Depuis les beaux jours d'Atènes, la scène tragique languissait, plusieurs héritiers du talent des Sophocles & des Euripides lui ont enfin rendu ses premiers honneurs. L'*Opera Italien* est de tous les spectacles celui qui nous donne une image plus vraie de la Scène grecque ; le récitatif Italien ressemble à la *Mélopée* des anciens. Le gout du chant pour l'arlette, n'a néanmoins nul rapport au chant grec, un héros meurt aujourd'hui comme les *Cignes* : à Atènes ÒEDIPE & ORESTE auraient parus très-ridicules s'ils eussent au moment de la reconnaissance fredonnés de petits airs & débité des comparaisons à *Elêctre* & à *Jocaste*.

L'*Opera Français* est encore beaucoup plus éloigné du Théâtre grec ; nôtre déclamation est trop languissante dans la *Mélopée*, [p. 224] & trop précipitée dans l'ariette ; nous tombons dans le Dialogue & dans toutes les petites maximes coupées qui ne produisent que des chansons, fort aprochantes à celles des BARCAROLES de VENISE. Thésée par exemple sur le point d'être empoisoné par son Père lui chante cette fadeur

Le plus sage
S'enflamme et s'engage
Sans savoir coment.

Morale d'Opera, ce nom est passé en proverbe en l'employant on annonce une frivolité. Le Théâtre Italien jouit d'un avantage bien supérieur. Les maximes qui s'y débitent sont d'une force majestueuse, & le célèbre *Métastase* s'est rendu par les Operas rival des CORNEILLES & des RACINES. Qu'on en juge par cette magnifique sentence (éternelle leçon pour les Rois] & qu'il a scu placer habilement dans la bouche de *Titus*. [p. 225]

..... il torre altrui la vita
E facolta commune
Al piu vil della Terra ; il darla è folo
De numi, & de regnanti
*Le plus vil des hommes a le pouvoir d'oter
la vie à son semblable ; mais il n'appartient
Qu'aux Dieux & aux Souverains de la donner.*

Sentimens dignes des *Sophocles* pourquoi faut-il que vous soïés si rares de nos jours ? pourquoi faut-il que notre Scène n'ait conservé de vous que le prestige des chants de la danse, de la décoration & des machines ; faible succès ! qui n'est dû qu'à un enchantement superficiel.

La bonne & la vraie Tragedie répare heureusement la perte du Théâtre Grec, surtout en France. *Mairet* a l'imitation de la *Sophonishe* de TRISSINO, à le premier introduit la règle de l'unité de temps, de lieu & d'action. Nos tragédies en supprimant le [p. 226] coturne, le masque & les déclamations outrées se sont rapprochées de la simple nature. L'Histoire a pris la place de la fable, & si la politique, l'ambition, la jalousie, les fureurs de l'amour regnent sur nos Théâtres, ce n'est que pour en faire connaître le danger par des exemples frapans. La Tragédie est l'école de la vertu ; le Théâtre épuré & les livres de morale n'ont qu'une légère différence. Sur la Scène l'instruction est réduite en action ; elle en devient plus intéressante. D'ailleurs les mêmes pensées qui seraient

infiniment plus faibles dans la prose, deviennent plus sublimes & plus vives relevées des grâces & des charmes de la Poësie ; art ingénieux d'instruire la Terre & de louer le ciel, & que par cette raison l'on appelle, *le langage des Dieux*.

Les inventeurs ont toujours la première place dans la mémoire des hommes, & quoique notre Siècle singulièrement ait poussé le Tragique à un degré de perfection qui surpasse de beaucoup les Grecs, on ne peut re [p. 227] à ces premiers la gloire d'être les peres de Coturne. Le mérite d'*Homere* n'est point atténué par les beautés du Tasse. *Euripide* n'est soit éclipsé par l'auteur de BAJAZET, mais peut-être s'ils eussent été contemporains le Poëte grec aurait il appris avec plaisir cet art de préparer finement le spectateur à tous les événemens qui vont passer sous ses yeux ; celui du choc des passions, du combat des sentimens, & de ces situations ménagées & intéressantes ; art négligé par les inventeurs même de l'art. Au reste les Grecs & les modernes ont un grand nombre de parités. Parler dignement & avec liberté, peindre les mœurs & les réformer, traiter des sujets de pure imagination, & en tirer les leçons les plus utiles. LE PERE BRUMOI dans son Théâtre des Grecs observe assés mal à propos que la Tragédie ne peut souffrir de sujets feints & que jamais on ne prit cette liberté à Athènes ; « La raison dit-il c'est que l'esprit humain ne peut être touché que de la vraisemblance. » Pitoiable raisonnement comme si [p. 228] dans un sujet d'invention le vraisemblable ne pouvait pas être gardé ; dans Zaïre tout est controuvé jusqu'aux noms. La vraisemblance y est elle choquée ? d'ailleurs il est faux que les grecs n'aient point eû cette espèce de Tragédie. ARISTOTE dit positivement qu'Agaton s'est rendu célèbre dans ce genre. Il est constant en outre que ces sortes de sujets réussissent ; ils sont même plus difficiles que d'autres, & c'est-là que le génie & le Talent du Poëte se developpe le mieux. Le seul reproche que l'on puisse faire légitimement à ces sortes de pièces, c'est qu'ordinairement elles sont un Tissu d'intrigues amoureuses. *Despreaux* dit en vain.

..... de l'amour la sensible peinture

Est pour aller au cœur la route la plus sûre.

La route de la nature est plus certaine & plus noble : les morceaux les plus frapans d'*Iphigénie* sont ceux ou *Clitemnestre* défend sa fille, non pas ceux ou *Achille* défend son [p. 229] Amante. Le cœur n'est qu'effleuré par des plaintes amoureuses, il est véritablement ému, pénétré de la situation douloureuse d'une mere d'un père, d'un fils, plus on retranchera l'amour du Théâtre plus il fera l'école épurée des mœurs & de la vertu.

[16 mars 1755, t. 1, n°11, p. 232-243]

Dissertation sur l'origine et les progrès de la poésie; fondée sur le témoignage des anciens auteurs grecs et latins, auquel on a joint celui des auteurs modernes. Traduction d'un manuscrit en langue Russe

[p. 236] [...] il me siérait mal de vouloir fixer les principes d'une science que je ne pratique point. Mais je veux traiter de l'étendue des connaissances qu'exige l'art de la Poësie, des peines inséparables des qualités essentielles qui constituent un véritable Poëte, de ce don particulier qu'il doit avoir reçu du ciel, ce Talent de penser, de s'élever

au-dessus de lui-même par la saillie d'une imagination vive, cette Tournure d'expressions sublimes, en un mot ce tout que l'on ne sait pas exactement définir, mais que l'on appelle avec Justice *feu Poétique* : (*) *présent de la nature, qu'elle seule peut nous faire, qui ne s'acquiert ni par l'étude ni par aucun effort ; présent qu'elle accorde à peu de personnes, quoiqu'un grand nombre se flatte d'en jouir, présent sans lequel Rousseau n'eût été qu'un rimailleur ; [p. 237] & à raison duquel l'on ne connaît au monde qu'un ROUSSEAU, un CORNEILLE, un RACINE, un GRESSET, un VOLTAIRE.*

(*) Ou plutôt enthousiasme. Les *Sibilles* à ce que disent les anciens, étaient agitées d'un feu secret au moment de la prophétisation, un Poète animé, rempli de son sujet ressemble assés aux *Sibilles*.

[23 mars 1755, t. 1, n°12, p. 268-274]

PENSÉES

La vertu se fait aimer & respecter dans les disgraces, c'est-là quelle s'épure, quelle se perfectionne, quelle jouit de tout son éclat ; la pompe et la fortune marchent rarement à sa suite : l'orgueil & la présomption accompagnent presque toujours ceux qui sont dans le bonheur. La douceur au contraire & la modestie qui sont l'apanage des infortunés rendent sensibles pour eux. Un charme secret attendrit en leur faveur. *Avant. de Calliope par Monsieur L.B.*

Deux cœurs en bonne intelligence, vivent sous l'empire de l'amour, tendres sans jalousie, fideles sans contrainte, heureux sans indiscretion.

[p. 269] Le père de NEUVILLE dans l'oraison Funebre du Cardinal de FLEURI, enseigne avec bien de l'éloquence ce que c'est que servir l'état « c'est dit-il, décrier, confondre, proscrire à jamais dans l'esprit d'une nation, la basse & rampante ambition qui marche aux honneurs par des voies dont rougit la vertu ; l'indolente ou présomptueuse ambition qui se repose sur les honneurs sans zèle ou sans capacité pour en soutenir le poids ; la coupable & funeste ambition qui se sert des honneurs que pour se livrer avec impunité à la licence des passions. »

Les hommes à qui la nature a donné beaucoup d'esprit et d'aptitude pour les sciences, n'ont qu'à la féconder en se livrant à elle avec confiance ; c'est lorsque la nature a peu donné qu'il faut presque la violenter pour suppléer à ce qu'elle a refusé.

[p. 270] Rien n'est si précieux que le tems, rien cependant dont on fasse moins de cas. *Senéque* dit que le tems est presque toujours partagé en trois : Que l'on en passe une partie à ne rien faire, une autre à mal faire, & la dernière à ne pas faire ce qu'on doit. Monsieur de VOLTAIRE a donné un discours assés fort dans ses pièces de litteratures sur ce que l'on ne fait pas, & sur ce qu'on devrait faire.

Les Princes, les Rois, les personnes, constituées en dignités & utiles à l'état doivent faire un meilleur emploi du tems que les autres hommes. *VESPASIEN* disait « il faut qu'un Prince meure debout, *Suetone vie de VESPASIEN*, pour exprimer qu'il ne doit jamais être sans faire quelque-chose d'utile à sa patrie.

L'Empereur Julien à –dit qu'un Philosophe & un galant-homme ne doivent pas seu[p. 271]lement respirer. Il entendait par –là que c'est perdre le temps de donner aux besoins du corps, au-delà de ce que l'on ne peut leur refuser.

Muley Moluch Roi de Fez dans la bataille qu'il gagna en 1578 sur SEBASTIEN Roi du Portugal. Ce généreux more acablé de vieillesse ne voulut jamais abandonner son armée ; absorbé par la fatigue qui épuisa les restes de sa vie, il expira le doigt sur la bouche, comme pour recomander à ses sùjets de ne pas perdre le tems à le regretter, mais qu'ils l'employassent à battre l'ennemi.

Je me rapelle une chanson qui contient d'agréables maximes elle a pour Titre

[p. 272]

L'USAGE DU TEMS

Tout ici bas prendra fin,
 Tout fuit la triste destinée,
 Celui qui naît le matin,
 N'est pas sûr de l'après-dinée :
 Content des ordres du destin
 En bûvant de ce jus divin,
 Je cherche à jouir du présent
 Qui seul peut faire un sort charmant.

[p. 273]

Donner au passé des fleurs,
 Trouvés-vous que c'est etre sage ?
 Réflêchir sur les malheurs,
 En revient-il quelque avantage ?
 L'on met le plaisir dans l'oubli ;
 Et le bien le plus accompli ;
 Je crois donc la réflexion
 Sur les chagrins hors de Saison.

Qui veut prévoir l'avenir,
 Se trouble & brouille sa cervelle,
 Je me livre à mon plaisir,
 Quand il s'enfuit je le rappelle :

[p. 274]

Dès que je sens qu'il veut passer,
 Je cherche à le recomencer ;
 Ainsi je jouis du present,
 Et mon cœur est toujours content.

[6 avril 1755, t. 2, n°14, p. 303-318]

LETTRE DE L'AUTEUR A SON AMI.

Vous avés grande raison *mon cher*, si j'avais connu tout l'embaras inséparable d'une feuille périodique, je ne me serais pas chargé d'une comission si délicate. L'amour du travail, un peu d'ambition & le desir de tenir un coin dans le monde ont été mes motifs. La réflexion vient trop tard lorsqu'elle tombe sur des objets dont elle n'a pas su prévoir les conséquences. J'ai suivi mon goût sans consulter mes forces ; j'espérais qu'on me tiendrait compte des efforts, le public trop rigoureux pour faire grace à la bonne intention juge sans [p. 304] ménagement & l'auteur & l'ouvrage ; je tâche en vain de le satisfaire. Chaque jour me découvre de nouvelles difficultés. Celle de créer du neuf d'est pas sans doute la moindre, surtout lorsqu'elle se reproduit d'une semaine l'autre. Tout est tellement épuisé qu'il reste bien peu de choses à dire ; il faut un génie supérieur pour découvrir des omissions après tant d'habiles Ecrivains. J'ai cru sauver cet inconvénient en variant les sujets, & m'étendant peu sur le même j'avais compté me réserver des ressources. Cette méthode ne plaît point, on voudrait en seize pages trouver un ouvrage fini ; & lorsque par hazard je raisonne un peu plus que de coutume sur une seule matière cette uniformité fait naître l'ennui. Conseillés-moi de grâce, ou j'abandone tout. Le *Caméléon* change de couleur, à l'abri de ce titre frivole je me croyais la diversité permise ; préjugé de ma nation, que le *Nord* n'adopte point ; je pourais amuser en *France* par cette cascade qui ne fatigue pas l'attention, ici l'on veut être fixé. Je [p. 305] vais perdre tous mes avantages si l'on m'ôte celui de la légèreté.

C'est sans doute faire l'éloge d'une nation que de vous la montrer plus raisonnable que la nôtre, mais dites-moi *mon cher* ! ai-je tort, il me semble que c'est imoler le plaisir à un goût décidé pour le sérieux, il me paraît même injuste d'exiger qu'une bagatelle qui ne doit occuper qu'un moment de lecture attache aussi solidement qu'un ouvrage réfléchi. Peut-être avec le tems ferai-je goûter mon *Système* ; sans être opiniatre je ne m'en départirai qu'à toute extrémité. Au reste gardés-vous de m'envoyer jamais de nouveautés, quoique l'on en soit assés avide dans ces climats ; j'ai cru faire merveille en les publiant au moins par extrait, ce caractère de vérité qui ne me quittera jamais, m'a fait parler avec trop de franchise & l'on m'acuse de passion.

Bon Dieu ! que ne gardiés-vous cette *mort* de CICÉRON, dont pour mon malheur [p. 306] j'ai pensé trop haut, on m'acuse de VOLTAIROMANIE, m'avés-vous jamais connu sur ce ton. Touché du vraiment beau, choqué du faux & du fade, j'admire l'un, & fuis sans quartier pour l'autre. Dans une Tragédie je sépare les vers de la pièce, j'applaudis au langage des Muses, & trouve la pièce en elle-même mauvaise, est-ce ma faute après tout, si la conduite est manquée, si l'intrigue n'a pas un certain ordre, si les Scènes sont cousues avec du gros fil, si les héros ne sont pas de grand-homes, si un sentiment contredit l'autre, si le dénoûment ne ressemble à rien. Tout mon tort est d'avoir un peu manqué à la loi du respect qu'un jeune-homme doit à la vieillesse. Eh bien ! dorenavant je dirai que *Catilina* vaut mieux que *Rome sauvée*, que *Rhadamiste* est au dessus de *Zaïre* : mais on ne me croira pas, que faire ? je ne dirai rien : il est trop dangereux de parler. Je m'en souviens pour avoir dit dans une Dissertation sur la

Poésie (Ouvrage qui fait honneur au pays, & à l'auteur) [p. 307] pour avoir dit faire *des vers c'est peu de chose, en faire de bons, c'est quelque chose, ne faire que cela ce n'est rien* j'ai pensé... mais après tout j'entendais parler d'une nation en général, je disais que c'est trop borner le goût, le talent & le mérite d'un pays de le réduire simplement à la Poésie, surtout quand l'expérience journalière démontre que les autres sciences, les arts y fleurissent avec un égal succès, je prétendais (car dans ce Siècle il faut développer toutes ses pensées) je prétendais que ce serait donner une trop légère Idée de la *Russie*, par Exemple, ne la louer qu'en partie, de publier les noms des *Racines* qu'elle produit, de ceux qui cherchent à s'y égarer. J'ajoutois, que, faire des vers, c'est peu de chose pour un Empire qui en fournit d'aussi grandes en tout genre ; en faire de bons, continuais-je, c'est déjà quelque chose, mais ne faire uniquement que cela, ce *n'est rien*. Non, rien en comparaison d'une infinité de productions utiles & savantes qui rendent cette nation rivale du [p. 308] surplus de l'*Europe*, sans parler d'une florissante Académie formée sous les auspices du plus grand des *Monarques* (a) sans dire mot d'une Université naissante, & qui s'élève sous le règne glorieux de l'auguste & digne Fille d'un Héros (b). Les *Russes* n'ont-ils donc pas d'ailleurs cent endroits recommandables & faits pour être admirés. Loix sages, gouvernement habile & prudent, oeconomie judicieuse, armées triomphantes & formidables, discipline militaire, police exacte, magistrature éclairée, Sénat auguste, Sénateurs dignes de l'ancienne *Rome*, un d'entre eux surtout plus utile à la patrie que dans le Cabinet, que les *Scipions* à la tête des légions, également propre néanmoins à les commander. Et dans le détail des caractères particuliers, bienfaisance[,] urbanité, franchise, j'avais raison sans contredit, faire des vers c'est peu de chose, au moins les Muses devraient-elles s'exercer sur ces sujets, bien dignes d'être chantés.

(a) PIERRE Premier

(b) ELISABETH PETROWNA

[p. 309] Voilà, *mon cher Ami*, les griefs que l'on a contre moi, je ne puis y répondre c'est ce qui me désole. Et par quelle raison dirés-vous ; parcequ'il me sied mal de luter contre des personnes que je respecte & de l'avis desquelles je voudrais toujours être. Tenés, par exemple, votre fatal *Triumvirat* me met dans le cas de contredire un des Esprits les plus respectables, les plus polis & les plus cultivés. je vous ai là de belles obligations ; vous avés fait de jolies choses, je parârais que votre *Abbé de St. PIERRE* que vous m'ordonés absolument de lire me mettra encore aux prises avec quelqu'un. Cependant je le lirai, je l'ai déjà fait en partie ; j'admirerai sans doute avec vous ; me conviendrait-il de ne pas estimer un auteur si généralement considéré. Mais voudriés-vous aussi qu'entraîné par le torrent je devinse un fade adulateur, & que je donnasse tête baissée dans les travers les moins palliables. Non, *mon cher*, au risque même de votre [p. 310] indignation, je ne quitterai point la sage habitude de l'impartialité.

C'est-ce me semble un défaut que l'on ne peut reprocher à l'*Abbé de St. PIERRE* on le taxerait plus justement de donner dans l'opposé. Qu'il jouisse, j'y consens, de la réputation d'un Politique habile, qu'il marche d'un pas égal sur cet article avec les *ROUSSETTES* & les *PUFFENDORFF*, le vœu général que j'ai fait de ne jamais raisonner sur les affaires d'état, m'a toujours éloigné de l'étude qui conduit à la Politique, je m'y conois mal ou point du tout & n'ai rien à dire à cet égard. Mais je ne digère point la façon libre & presque hardie dont l'auteur s'explique sur le compte des deux plus

grands Monarques de notre Siècle (c). De deux choses l'une, ou l'auteur ne nous donne que des conjectures ou ses remarques sont vraies. Au premier cas je trouve absurde de hasarder des raisonnemens à

(c) PIERRE Premier & Charles XII.

[p. 311] moins d'être bien informé, lorsqu'il s'agit de deux grands-hommes : au second je trouve au moins aussi déplacé de raconter des choses désavantageuses à la mémoire de deux personnages illustres, de faire des réflexions sur leur conduite, & de donner l'essor à sa Critique sur des objets dignes de la plus respectueuse admiration. Quand je lis un Ouvrage je m'assure peu à l'ordre des volumes à moins que la matière ne l'exige essentiellement ; le IX. Tôme de l'*Abbé de St. P.* m'est tombé sous la main, j'y trouve *Réflexions sur la vie de PIERRE Premier & sur celle de Charles XII.* de quel droit un Politique veut-il relever les fautes imaginaires de ces deux Souverains. Qu'il laisse à l'Histoire le soin de publier leurs vertus sans cacher leurs défauts, c'est elle qui toujours vraie doit ne rien omettre de ce qui les concerne. Mais ce rôle ne va point au politique Abbé. Ses distinctions me choquent, un *grand-homme* & un *grand-homme* sont à l'entendre deux êtres différens, ce titre à mon sens ne peut se di[p. 312]viser & n'est applicable qu'à un Héros vaste dans ses entreprises, prudent dans ses démarches, ami de son peuple, père de ses sujets & qui ne néglige rien pour leur donner des témoignages utiles et authentiques de son amour. Quelles sont ces différentes parties de la bienfaisance dont l'Empereur & le Roi de Suède ne connaissent pas l'usage ? ce premier sur tout a-t'il rien négligé de ce qui constitue cette vertu si recommandable dans l'esprit de l'auteur ? sciences, arts, talens, établissemens, marine, art militaire, commerce, manufactures, lui est-il rien échappé. Voilà le grand-homme & non pas celui qui comme dit l'*Abbé de St. P.* n'a d'autre vue que de gagner *le Paradis*. Pieux motif & bien louable mais qui ferait plutôt des fainctes que des Conquérans. Lorsque l'auteur distingue les talens des actions, il pense juste, mais il s'explique mal, je crois, en disant qu'un homme peut-être grand du côté des actions sans l'être du côté des talens, & réciproquement. Un Artiste du côté des talens n'est simplement [p. 313] qu'un *habile homme*, terme qui n'est point du tout le synonyme de *grand*. Mais un Héros, *grand-homme* par conséquent, joint les talens aux actions.

Au reste, *mon cher ami*, je ne m'étendrai point sur cet objet.

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.

Malheureusement, *Monsieur de St. PIERRE* n'est plus à portée de réfuter mes faibles objections. On croirait à coup sûr que je n'attaque que parceque je n'ai rien à craindre. D'ailleurs je ne vous donne ici que ma façon de penser particulière et me garde bien d'en cautionner la justesse. Je vous avouerai néanmoins que s'il est aussi vétéilleux Moraliste que Politique scrupuleux, c'est peut-être ma faute si les beautés de son ouvrage me flattent moins que vous, je le regrette.

Parlons d'autre chose ; que dit-on chés vous des affaires du Clergé de France [...]

[4 mai 1755, t. 2, n°17, p. 388-391]

LETTRE EN VERS AU MARQUIS DE PESÉE PAR SA MAITRESSE.

On la trouva dans sa cassette après qu'il fut tué dans une Bataille en Italie

Voudras tu, chère amant, parmi le bruit des armes
 Entendre le récit de mes vives allarmes ?
 Et quand Mars dans ton sein allume ses fureurs,
 Tes yeux daigneraient ils voir une Amante en pleurs ?
 Quel trouble, quel éfroi, de mon âme s'empare !
 Il court un bruit confus, qu'un combat se prépare,
 Que vainement C... cherche à se retrancher,
 Bruit cruel, chaque mot m'épouvante & me glace ;
 Pressentirais-je hélas ! une affreuse disgrâce.
 Ah ! je fais que la gloire a pour toi trop d'apas,
 Que l'honneur au péril précipite tes pas.
 Pour un Guerrier, tes yeux ont pour moi trop de charmes,
 Pour un Amant, ton cœur aime trop les allarmes.

[p. 389]

Le ciel devait dumoins te rendre en te formant,
 Ou moins vaillant guerrier, ou moins aimable Amant.
 De mon sexe timide ignorant la faiblesse,
 Je suis faites au péril ainsi qu'à la tendresse.
 Que ne m'est il permis de voler après toi !
 Si je suivais tes pas je n'aurais plus d'éfroi.
 J'irais braver la mort, & serais toujours prête
 A m'exposer aux coups qui menacent ta tête.
 Ta jeunesse, tes traits, tes cheveux, tes apas,
 Ton teint vif, qu'Apollon ne désavourait pas,
 Dans l'empire amoureux inévitables charmes,
 Pour toi dans les combats sont d'inutiles armes ;
 (Un homicide plomb avec impunité
 Frappe sans respecter l'âge ni la beauté

Adonis

(*) C'est être assurément bien hardi de comparer des ouvrages de Monsieur de *Voltaire*, sa supériorité est si bien établie, que c'est risquer beaucoup de vouloir lui trouver des défauts. Aussi n'est ce point par un de ses vers, mais seulement pour détromper ceux qui m'acusent d'une prévention assés forte pour encenser jusques aux torts de ce grand-homme, suposé qu'il en eût dans quelques uns de ses ouvrages. Je crois avoir remarqué par

[p. 390]

Adonis autrefois, comme toi fut aimable ;
 Pour toi je crains, hélas ! son destin déplorable :
 Vénus entre ses bras lui vit perdre le jour ;
 Je n'ai point ses attraits, mais j'en ai tout l'amour.

Mère des doux plaisirs, favorable Déesse,
 Toi que suivent toujours les feux & la tendresse,
 Je t'implore aujourd'hui. Si d'une tendre voix
 J'ai quelquefois chanté la douceur de tes loix,
 Si j'ai vanté ton fils, ses traits & son empire,
 Et porté dans le cœur les flâmes qu'il inspire,

[suite de la note :]exemple un endroit peu digne de sa plûme dans une de ses lettres en vers adressées au Roi de Prusse. C'est lorsqu'il invite le Monarque à s'exposer moins aux dangers de la guerre.

« Songés que les boulets de vous respectent guères,
 Et qu'un plomb dans un tube entassé par des sots
 Peut casser d'un seul coup la tête d'un Héros. »
 Je compare ce vers avec ceux de la tendre Amante du Marquis de Pesée.
 « Un homicide plomb avec impunité
 Frappe sans respecter l'âge ni la beauté ».

Ces derniers ont un caractère de tendresse & de vérité qui ne dément point le stile de la Pièce. Ceux de Monsieur de *Voltaire* présentent une idée triviale et burlesque. Le stile marotique ne va pas dans une Epître en vers dont le sujet est sé-

[p. 391]

Vole, descend des cieux, sers toi de ces regards
 Qui savent, quand tu veux, désarmer le Dieu Mars.
 Obtient qu'à mon amant il ne soit point funeste.
 Mais que dis-je insensée ! & quel espoir me reste.
 En voyant cet objet de mes vœux les plus doux,
 Tu serais ma rivale, & Mars serait jaloux,
 Parmi tant de frayeurs, c'est toi seul que j'implore,
 Souviens toi, chère Amant, que mon ame t'adore,
 Que tu dois de mes pleurs faire tarir le cours,
 Qu'en exposant ta vie, il y va de mes jours.

[suite de la note]rieux, surtout lorsque cette Epître est adressée à un souverain. Le même Auteur avait dit plus haut pour faire l'éloge du Roi.

« Tour-à-tour la terreur de l'Autriche & des sots,
 Fertile en grands projets, aussi bien qu'en bons mots. »

Associer l'*Autriche* & les sots dans un même vers, me semble une impertinence ; d'ailleurs c'est un piètre éloge pour quelqu'un de dire qu'il fait peur aux sots, c'est presque annoncer sa faiblesse puisqu'on est sot de le craindre. Quant au vers suivant, les *grands projets*, & les *bons mots* vont mal de compagnie, ils ne sont point Analogues l'un à l'autre, la première partie du vers peint un grand-homme, la seconde un mauvais plaisant. Serait ce une faute d'impression, que cette faute de bon sens ? Je suis tenté de le croire.

[13 juillet 1755, t. 3, n°28, p. 649-655]

SUITE DE L'HISTOIRE DE BIENFAISANTE REINE DES FÉES.

Je me me serais jamais imaginé, repartit *Bienfaisante*, que le talent de l'auteur de fût pas suffisant pour faire vivre celui qui le possède ; ne vous procure-t'il pas des ressources gracieuses, des conaissances utiles ? Il y a auteurs & auteurs, répondit cet homme. Je n'ai pas assés de talens pour produire ces ouvrages brillans qui nourrissent leur maître ; un *qu'en dira-t'on*, par exemple, un *Siècle de Louis XIV*, un *Petit-Maître de Philosophie*, un *Cosmopolite*, une *Margot la Ravodeuse*, un *Opera*, une *Tragédie*. Je ne puis tirer de ma cervelle que de l'utile, du raisonable du simple, & cela ne donne pas de l'eau à boire. Vous me surpenés de plus en plus lui dit *Bienfaisante* & de quoi traitent dont ces brillants ouvrages dont vous m'avés nommé les titres ? comment morbleu, repliqua l'auteur, de quel pays venés-vous donc, pour [p. 650] ignorer le contenu de ces livres. Ce sont des bagatelles obscènes dites avec légèreté, de vieilles pensées habillées d'un langage neuf & apropiées à celui qui les débite comme à l'héritier de tout le monde ; des sentimens erronés parés du nom de philosophie ; un tissu d'impostures hardies, présentées comme une véritable histoire, des anecdotes hazardées, contredites par les annales & les fastes du tems ; des fables en chanson, des déclarations amoureuses, des déclamations de vertu, des reconnaissances, des... que sais-je moi : mais les éditions disparaissent et se multiplient, surtout chés l'étranger ; car le pays où vit un auteur n'est-jamais celui ou ses ouvrages fleurissent. Je m'avisai l'an passé d'en donner un de morale ; mais de ces morales enjouées, propres à nourrir le cœur en récréant l'esprit ; l'impression me coûta 80 Pistoles c'était pour mon bien ; encore en devais-je la meilleure partie à un Patron : & bien, le libraire en a vendu partout à son bénéfice, peut-être mille volumes, tandis que deux-cent-cinquante, que j'ai tiré pour mon compte, moisissent encore actuellement au fond d'une valise ; si j'en excepte une vingtaine d'exemplaires dont je dois encore la reliure, que [p. 651] je distribuai à quelques-uns de mes amis qui s'étaient chargés de prôner l'ouvrage ; mais ce fut en pure perte. Ne pouriés-vous pas, reprit la *Fée*, qui mourait d'envie de rire, trouver quelque libraire charitable & honête-homme qui voulut se charger de vos ouvrages ? vous venés, sans doute de *Monomotepa*, ma bonne mère, répondit l'auteur, en demi en colère. Ou bien il vous plaît d'ignorer ce qui est connu de tout le genre humain. Rien n'est si dur ni si arabe qu'un imprimeur vis-à-vis d'un auteur indigent. Si vous pouviés imaginer à quelles basseses un auteur est quelquefois contraint pour obtenir seulement le triste emploi de correcteur, vous vous étoneriés qu'un galant-homme puisse suporter de telles extrémités ; aussi ne suis-je plus qu'un squelette, & si le ciel ne met bientôt fin à mes chagrins, il faudra que j'y succombe. Mais enfin, poursuivit la *Fée*, ne pouriés vous pas vous procurer l'appui de quelque Grand-Seigneur à la faveur d'une Epitre Dédicatoire ? oh ! pour le coup vous avés résolu de me faire devenir fou avec vos ne-pouriés-vous-pas ? dit l'auteur, en se levant brusquement de sa place. Non, *Madame*, non, je ne puis rien : qui vous dit que je [p. 652] n'ai pas fait usage de ce moyen. Au surplus fachés que l'on est revenu des Épitres Dédicatoires, on ne les paie plus, & dans

le fond on fait fort bien ; cela multipliait les mauvais ouvrages : & tel ne s'avisait de devenir auteur en dépit de la nature, que parcequ'il comptait sur le bénéfice de l'épître ; il est vrai que la mienne n'eût pas l'intérêt pour objet, c'était un tribut, un hommage de reconnaissance que je rendais à mon Protecteur ; je vous avouerai cependant de bonne foi, que j'avais espéré, que son nom donnerait crédit à l'ouvrage, & qu'il s'intéresserait à le faire valoir ; mais j'ai compté sans mon hôte : ainsi *Madame* vous voyés que tous vos expédiens font sans fruit : si vous n'avés rien de mieux à me conseiller vous ne faites qu'aigrir mes chagrins. Je n'ai pas prétendu vous fâcher, *Monsieur*, lui dit la *Bienfaisante* ; je serais au contraire charmée de vous rendre service. Oserais-je vous prier de me lire quelques-unes de vos productions ? mais il fait froid ici, ne pourriés vous pas me conduire chés vous ? je ne vous répons pas, lui dit l'auteur, que ma chambre soit plus chaude que cette boutique, car de l'hiver il n'y a point eu de feu ; j'écris dans mon lit faute de pouvoir mieux faire ; [p. 653] mais à coup sûr vous vous échauferez en montant, car le grenier que j'occupe est au septième étage. *Bienfaisante* suivit l'auteur qui lui donna galamment la main pour monter, & lui offrit la seule chaise qu'il y eût dans la chambre, encore était-elle si démantibulée, qu'on ne s'y asseyait pas en sûreté. Quelques ais couverts de livres & de papiers poudreux, une table boiteuse, un pot à bière, une bouteille qui servait de chandelier, un mauvais chalit, voilà l'inventaire exact des meubles de *Monsieur* BIENDISANT, détail assés semblable à celui du cîte du pauvre Ch. de M. à la HAIE. L'auteur s'assit sur le pied du grabat & lut quelques manuscrits à *Bienfaisante* ; qui ne put s'empêcher d'admirer les talens de cet Auteur disgrâcié de la fortune. Voyés-vous, *Madame*, lui dit-il ; au milieu de ma misère, peu s'en faut que je ne sois plus heureux qu'un Roi. Si mes ouvrages me procuraient seulement de quoi vivre comme le plus austère *Anacorette*, je n'en demanderais pas davantage ; j'aime le travail & toute mon ambition se borne à m'y livrer sans distraction, rien ne me chagrine comme d'être forcé de m'interrompre au plus fort de mon ardeur pour l'étude, pour courir à des devoirs de convenance & jouer un [p. 654] personnage utile dans des lieux où je suis trop France de caractère & trop uni dans mes façons pour pouvoir y briller.

Pendant que BIENDISANT soulageait sa douleur par ses plaintes, *Bienfaisante* se livrait à ses réflexions. Est-il possible, disait-elle qu'au, centre d'une ville où règne le bon goût, un homme d'un mérite solide soit oublié, & que l'on y voie caresser un pied-plat qui n'a que de l'orgueil & du babil pour talent ! c'est pour soulager le mérite indigent que le ciel m'a fait dispensatrice de ses dons ; hâtons-nous de les répandre. Que dorénavant BIENDISANT obtienne la justice qui lui est due, que les Epitres Dédicatoires aient un meilleur succès, & que les curieux en foule enlèvent & s'arachent ses ouvrages ; au surplus mettons-le, quant à présent, dans une position moins étroite. Les *Fées* ne font jamais de souhaits inutiles ; à peine *Bienfaisante* avait-elle achevé le sien que le Taudis de BIENDISANT prit une autre face ; Les misérables meubles dont j'ai parlé, firent place à un ameublement simple mais commande, [p. 655] Une Bibliothèque bien garnie attira surtout l'attention du BIENDISANT, auquel le *Fée* adressa ces paroles : livrés-vous, sans contrainte à votre goût pour l'étude ; toutes les fois que vous prendrés le petit coffre qui est au côté droit de la Bibliothèque vous y

trouverés la somme que vous aurés souhaitée. BIENDISANT voulut se jeter aux pieds de la bienfaitrice, mais elle était déjà disparue.

La Suite l'ordinaire prochain.

[12 octobre 1755, t. 4, n°40, p. 917-922]

L'ORPHELIN DE LA CHINE. TRAGÉDIE.

Cette pièce vient d'être donnée par *Monsieur DE VOLTAIRE* aux Comédiens Français qui en ont fait la première représentation le mercredi vingt Août 1755. Le fond du sujet sur lequel le Poëte s'est exercé est vrai, quant à l'histoire, il est tire de celle de la Chine, on peut en juger par la Tragédie du *petit Orphelin* que le Père DU HALDE Jesuite avait déjà donnée d'après la traduction du Père DE PRÉMARE : ce Drame chinois est à la vérité d'un gout bien différent de tous ceux des autres païs. Cette pièce est entremêlée [p. 918] de chants dans tous les endroits où il s'agit d'exprimer quelque grand mouvement de l'âme. La règle des trois unités n'y est point observée, c'est une Histoire mise en Dialogues dont les différentes parties sont autant de Scènes détachées, qui n'ont d'autre liaison entre elles que celle qu'ont des actions particulières, exposées par la suite de l'histoire. Il s'agit dans cette Tragédie informe des aventures d'un enfant depuis sa naissance jusqu'à ce qu'il ait vangé ses parens. Ainsi l'action de la pièce dure environ vingt ans.

C'est sur ce Thème défectueux que *Monsieur DE VOLTAIRE* a composé sa Tragédie, en l'adaptant à la Scène Française.

Un Prince Chinois détroné par le Can des Tartares, perit avec toute sa famille, à l'exception d'un enfant de six mois qu'un de ses ministres a soustrait au massacre & qu'il eleve sous un nom inconnu. L'usurpateur découvre que cet enfant n'a pas péri & qu'il est dans la maison de l'ancien ministre du Prince [p. 919] qu'il a détroné. Ce Ministre avec toute sa famille étant par cet événement devenu l'esclave du Tiran, il n'hésite pas à lui redemander cet enfant derobé à ses cruelles poursuites. Le Ministre embarrassé ne sait longtems quel parti prendre, mais enfin la voix sacrée du devoir, faisant taire celle de la nature, il se résout pour sauver son Prince legitime à sacrifier son propre fils. L'epouse du Ministre aprenant la supercherie & que son fils est entre les mains du Tiran se livre à la plus amère douleur, la tendresse d'une mere étouffe le devoir, elle craint pour les jours de ce fils chéri & se flatte de le sauver en déclarant au Tiran, le stratagème dont son mari s'est servi pour le tromper. Elle va trouver l'usurpateur, ses charmes l'etonnent, il la regarde avec attention, & se rapellant un souvenir trop tendre il la reconaît pour l'avoir aimé chèrement autrefois. Sa passion prend de nouvelles forces, il lui reproche de lui avoir preferé son rival, & ne consent enfin à lui rendre son fils & à sauver le Prince [p. 920] qu'à condition que renouant ses chaînes elle acceptera sa foi & sa main : qu'à l'égard de son mari il saura s'en défaire ou l'éloigner. Si non dit il ignorant lequel de ces deux enfans est mon ennemi, pour ne pas m'y tromper j'inmole l'un & l'autre. Cette femme inébranlable dans la foi conjugale se reproche d'avoir livré son Prince légitime, le Tiran choqué de sa résistance entre en fureur & n'en sort que pour paraître l'amant le plus tendre et le plus soumis. Dans cette perplexité cette femme voiant que le jeune Prince, son mari, & son fils ne peuvent éviter l'échafaut, demande pour grace de pouvoir parler à son mari avant de prendre

une dernière résolution. Elle obtient sa demande & dans son entretien avec son mari elle lui déclare l'ambarras ou elle se trouve réduite par son imprudente tendresse de Mère, elle ajoute qu'elle est incapable de manquer à son devoir, qu'il seroit lâche d'attendre la mort, & plus glorieux de se la donner l'un à l'autre, mais craignant que la faiblesse de son sexe ne lui [p. 921] fasse porter des coups mal assurés : J'attens dit elle de vous ce service, & vous crois assés généreux pour me suivre : son mari lui représente qu'enchainé & sans armes il est dans l'impuissance de seconder ses vœux, elle lui présente un poignand en disant *frappe voilà mon sein*, le Mari leve un bras homicide que l'amour arrête, elle l'encourage, il le leve une seconde fois, l'usurpateur entre & le retient, il reproche au Mari sa cruauté, dit à la femme que sa vertu triomphe & le confond ; qu'il veut que tous deux vivent libres, heureux & ses amis, se déclarant le Protecteur du Prince & le Père de leur fils.

Le petit Prince n'y le fils du Ministre ne paraissent pas dans la pièce. – On dit que les trois premiers actes sont admirables, les deux derniers plus faibles. On trouve la conversion du Tiron trop précipitée. Il y a dans le courant de la pièce des sentences de vertu & de religion parfaitement bien traitées, on croit qu'elle fera [p. 922] charmante la lecture. Comme les Comédiens Français répugnaient aux frais des habits *Monsieur DE VOLTAIRE* leur a laissé sa part d'auteur pour y fournir : tant il est vrai qu'on ne trouve pas toujours un chef de troupe assés désintéressé pour faire valoir le Théâtre aux dépens de sa bourse & que l'on doit faire un cas particulier de ceux qui népargnent rien pour l'éclat & la décence du spectacle. On ignore encore si cette pièce est un fruit des rêveries de *la petite maison d'Epicure & du jardin d'Aristippe*, mais les sentimens qui y règnent l'annoncent & tiennent un peu l'hermite.

[14 décembre 1755, t. 4, n°49, p. 1117-1131]

COMMENTAIRES SUR LA TRAGEDIE DE L'ORPHELIN DE LA CHINE
Par Mr. de VOLTAIRE

Ce titre annonce une certaine Majesté tragique qui ne paroît pas aux faibles regards du commun des grands esprits. L'on s'imagineroit peut-être au premier point de vue qu'il ne doit interresser que ces bonnes grandes meres dont tous les organes usés ne peuvent être mûs que par des objets dignes de pitié. Mais comme [p. 1118] dit fort bien le grand Blaise, la Pitié est l'Heroïsme accompli, & nous ajoutons aprez Augustin le Chimerautique, que la Pitié seule dans le monde est le Nerf de toutes les grandes actions comme cet actiome semble le prouver. Une grande ame ne se montre jamais mieux & d'une façon plus brillante que lorsqu'elle peut faire des actes éclatans de misericorde & de pitié. C'est aussi delà que tous les grands Guerriers n'ont jamais rien plus à cœur que de faire des malheureux, pour faire éclater davantage la bonté de leur cœur en pardonnant aux Vaincus, en faisant quelque gratifications à ceux qu'ils ont ruinés en prenant soin des Orphelins, lorsqu'ils ont fait massacré les peres & meres. Qui n'admira un si grand fond de clemence ? Suivant la judicieuse reflection de Barbara Clementin, dans son livre de la cruauté salutaire. L'auteur de notre Orphelin ou plutôt son espece de pere putatif, car il avoue que d'autres, l'ont engendré avant lui, est admirablement [p. 1119] bien entré dans son divin traité *Contraria contrariis curantur*. Il croit avec lui qu'il est de toute nécessité d'être mechant pour devenir bon :

qu'il faut être ignorant pour devenir sçavant : qu'il faut être malheureux pour devenir heureux : qu'il faut, que dire plus ! Etre Batard ou Orphelin pour avoir le bonheur de voir les autres hommes s'étonner qu'un tiran meurtrier de l'Empereur son père se fasse elever comme un fils de bonne famille à l'ombre du thrône qu'il a usurpé sur lui. Tel est le sublime interêt, tels sont les magnanimes sentimens & le merveilleux denouément que l'Auteur fait habilement resulter d'un titre aussi peu parlant que celui d'*Orphelin de la Chine*. C'est comme si l'on disoit le Batard de la France. Quelle vaste & indeterminée pensée ne donne-t-on pas !

Publicus le Censeur étourdi par ces explications éclairés & lumineuses, veut étançon-[p. 1120]ner sa critique en soutenant qu'excepté trois ou quatre Auteurs ; qui à force de vouloir viser dans le singulier sont tombés dans l'extravagance, on a toujours intitulé les pieces du nom des Heros qui y joüent les principaux personnages : Que la scene peut bien souffrir deux ou trois heros à la fois comme les deux freres ennemis de Racine, Alexandre & Porus &c. Mais que l'on n'a jamais oui dire qu'une piece de theatre put porter le nom d'une personne quî n'y paroît pas plus que le petit Orphelin de Chine.

Superbus le fantastique dresse alors les oreilles & repond en baillant que cela se peut pourvû que les Acteurs parlent de la personne d'une manière qui excite la pitié. Il conclut même qu'un aussi celebre genie que Mr. de Voltaire est en droit de se tracer vers la gloire des routes tout a fait escarpées & qui lui doivent être particulièrement réservées. Qui doute ajoute Blaise le Grand, dans son 6 [p. 1121] livre des cas réservés, qui doute que ce Heros des la Littérature est superieur aux regles du theatre, à ces sottés regles qui prescrivent dans une piece l'unité de lieu & d'action dans tout au plus 24 heures. Qui n'entrevoit même qu'en nouveau créateur il pourra faire naitre un jour quelqu'enfant qui au bout des 24 heures aura fait l'amour, combattu ses ennemis, & cessé de vivre aprez cent ans d'un heureux & magnifique Regne.

Se peut-il qu'en ce temps de desolation

En ce jour de carnage et de destruction

&c. &c.

Que ces premiers vers d'une Tragedie, où il s'agit sublimement d'un petit Orphelin, sont bien propres à faire pitié ! Qu'ils debutent habilement dans une piece où tout doit être pitoyable ! s'ecrie le Docteur Barbarus Clementin. Aristotes & Platon, apres eux Horace & Boileau dans leur Art Poetique ont enseigné à ceux qui ne le sçavoient pas, qu'un Ecri-[p. 1122]vain doit toujours ajuster son stile au sujet badin ; le grave au serieux ; le galant à l'amour, le magnifique à l'heroique ; le puerile à l'enfantin ; les termes *de desolation & de destruction* ; un stile enfin pedammant gemissant quand il s'agit de quelque cruelle catastrophe. Admirons donc Monsieur de Voltaire, s'ecrie Innocentius stupefait avec tout l'anthosiasme que Madame Dacier fait voir pour les belles sottises qui brillent de tems en tems dans son Homere de la France cet exacte Ecrivain qui a si bien fait prendre à son stile les couleurs de son Orphelin qu'il s'y montre tout a fait pitoyable. Publicus le Censeur objecte cependant qu'on peut craindre aussi que ses trop grans admirateurs ne deviennent aussi trop pitoyables, qu'à force de vouloir trouver trop de patetique dans l'orphelin ils n'en viennent à se faire pitié à eux même en se chagrinant trop pour le petit heros enfant, moins infortuné qu'eux, puisqu'on n'est malheureux qu'à proportion du [p. 1123] sentiment de son malheur qui n'est rien si on ne le connoit pas. Le Grand Blaise qui est le Paranimphe de tous les sentimens qui tendent à la pitié repond que cette critique auroit tombé d'elle-

même à la vüe du Heros emmailloté ; si l'on avoit seulement eu la consolation de le voir vivant sur la scene aprez avoir si fort tremblé pour sa mort. Ils meritoient bien du moins qu'on leur montrat par curiosité ce petit Heros à la fin de la piece.

Une premiere & longue scene nous apprend que les Tartares qui riment avec Barbares ont subjugué les Chinois *Troupeau faible & timide par un guerre homicide*. Publicola Bonsens demande avec étonnement, si ce mot d'Homicide n'est pas une cheville, & s'il y a des guerres où l'on ne tuë point des hommes, s'il y a en un mot des guerres qui ne soient point homicides. Il croit bien qu'on peut leur donner l'epitete de sanglantes, cruelles ou [p. 1124] legeres, acharnées ou passageres pour caracteriser la juste valeur des coups des soldats, l'activité ou la lenteur des operations du General. Mais il ne peut concevoir qu'il y ait des guerres où l'on ne tue personne. Blaise le Grand qui est toujours porté à fuir piteusement les objets cruels, dit que Voltaire traitant l'histoire d'un orphelin a eu peur qu'on ne prit la guerre dont il parle pour une guerre d'enfant où il y a tout au plus quelques bosses à la tête & dix ou vingt machoires disloquées. C'est pourquoi l'Auteur dit-il, a trez habilement employé son terme de guerre homicide pour faire voir que ce n'etoit pas un jeu d'enfants. Mais Superbus le Phantastique reprend aigrement ce grand Blaise & prend tout un autre tour pour expliquer ou deviner la sublime idée de l'Auteur dans son expression de *Guerre Hommicide*. Il dit avec son hardiesse accoutumée que l'on a vû chez les peuples les plus belliqueux des guerres momentanées sans effusion de sang. [p. 1125] Publicus le Censeur pousse sur cela Superbus le Phantastique & il lui objecte que les guerres *inhomicides* ne sont chez les hommes raisonnables que des levées de bouclier, Mais que par l'ordre des Souverains ces boucliers retombent avant que les bras soient fatigués de les porter, & avant que la main ait touché la poignée de l'épée. Car il est toujours mieux de ne rien précipiter quand il s'agit de mourir. Tout homme de bon sens le croit ainsi. Superbus le Phantastique soutient au contraire qu'on peut faire la guerre en imagination & comme les Gazettiers affectés au parti de quelque *Puissance Belligerante* tuer autant d'hommes qu'il leur est desirable.

Publicola Bonsens vient à la traverse de deux critiques commentateurs & met entre eux deux une barriere qu'il croit inforçable, ce mot n'est pas trop Français. Qu'importe l'usage le rendra aussi galant que celui d'inexpugnable. La mode des habits & des termes [p. 1126] est une nouveauté qui etablit l'usage jusqu'à nouvel ordre.

Vesputius Vestitus voix de fer dans son traité de Casibus dixmillieme commentaire (*l'on compte jusqu'à neuf mille commentateurs sur Aristotes) des Misteres d'Aristotes excite le critique Publicola Bonsens, à dire naturellement qu'il connoît une grande Souveraine qui par son courage, par sa haute sagesse & par son attendrissante clemence a repris dans une nuit le throne d'un vrai Hero son Père, sans que Sa main sacrée ait rougi Son sceptre d'une seule goutte de sang, dans une revolution aussi subtile qu'elle étoit desirable. Mais aussi avoue t-il que cet exemple est un trait unique dans l'histoire. Carolus Manutenens Villam admire cette immortelle Heroine & à feuilleté toute l'histoire pour lui trouver son parallele, & cent mille & mille volumes les Romans mêmes selon lui n'ont point de si-[p. 1127]tuations aussi hardies & aussi charmantes que les vérités qui brillent dans l'histoire de la FILLE de PIERRE LE GRAND. Publicola Bonsens & Publicus le Censeur soutiennent donc qu'une aussi unique et merveilleuse exception a la regle n'empêchent point de faire triompher par tout ailleurs la critique d'une guerre homicide.

Mais laissons triompher Publicola Bonsens de l'Auteur, & n'en admirons pas moins la rime énergique d'une *Guerre Homicide*. Avançons & nous trouverons de plus vastes champs pour couronner de fleurs notre énergique Auteur.

Avec quelle dextérité Monsieur de Voltaire n'amène t-il pas l'histoire intéressante de l'amour du conquérant Gengis-Kan pour la belle Idamé & qu'il avoit aimé lorsqu'il n'étoit encore qu'un pauvre Scyte vagabond & réfugié pour lors dans la Chine. Cette femme devenuë le partage du vertueux Zamti nous [p. 1128] fait elle-même le recit des refus humilians & des mepris qu'il eut à souffrir. Severus Pedant semble regarder avec un front austere les magnifiques louanges que dans cette piece la vertueuse Idamé donne à ce barbare qu'elle recoit pour sont [sic !] amant. Augustin le Chimerantique passe au contraire à la vertueuse epouse du respectable Mandarin Zamri *cet Amour dont son coeur en secret sapplaudit* parce qu'elle a l'attention d'en faire un mistere à son mari. Cette decence tres ordinaire aux femmes de bon sens, le racomode avec Idamé. Il lui pardonne aussi la vanité qu'elle tiroit de la passion du Scyte en faveur de l'intention qu'elle avoit d'en faire un bon soldat ; de le convertir à la religion Chinoise. Religion, dit fort exactement l'Auteur, *Religion de tout tems épurée*. Qui doute aprez cela qu'une religion où l'on adore les Idoles avec autant d'ardeur que de scrupule dans les ceremonies, n'autorise Idamé, quoi qu'epouse d'un autre à s'applaudir encore d'un [p. 1129] amour qui auroit pu gagner le paradis à un pauvre Scite fugitif s'il avoit voulu changer de religion & adorer les Idoles Chinois. C'est ains, ajoute Severus Pedant, que les Docteur *d'emor* & entr'autres les Moines Seitusei ont raison de soutenir que pour la propagation de la croyance *Emoraine* & pour le bien des ames on doit tout employer jusqu'au mensonge, jusqu'au fer & au feu.

Ces moyens que quelque fou Philosophe croiroit un peu violens en depit de ce mot coge illos intrare *forcez les d'entrer* ; ce fer & ce feu dis-je n'ont pas toujours été mis en usage par les plus grands fains ; & plusieurs ont été galamment s'exposer aux douceurs de l'amour pour convertir des pauvres filles prostituées dans des lieux publics & dont la beauté avoit facilité le libertinage. Qui revoquera, s'ecrie alors Augustin le Chimerantique que la vertu de la belle epouse de Zamti ne jette les plus beaux feux lorsqu'elle paroît [p. 1130] souhaiter d'avoir étouffé dans ses bras le courage du Beau & Vaillant Temugin, courage si fatal aux Chinois. Qui doute qu'elle ne fasse une action meritoire en insinuant qu'il ne tient à rien qu'elle ne cherche à retenir dans son sein ce Temugin devenu le conquérant Gengis-Kan & cela pour l'empêcher de poursuivre plus loin une cruelle victoire sur ses compatriotes desolés & sur *une religion épurée* pour la quelle l'on n'a rien de trop précieux à sacrifier.

Publicus le Censeur & Puplicola Bonsens toujours opposés à Augustin le Chimerantique pretendent qu'il y a de l'absurdité à vouloir faire de l'amour une espece de predicateur sur la morale & sur la Religion. L'amour n'étant qu'un sentiment qui rapporte tout à un seul point de vuë & qui loin d'aimer à reprendre & convertir admire comme des vertus les vices de son objet & qui en nouveau Salomon encense les Idoles de ses Maitresses. [p. 1131] En un mot ils soutiennent qu'il faut distinguer l'amour de l'amitié ; L'amitié trouvant à reprendre jusques dans les vertus, & l'oeil de l'amant ne voyant que les vices que comme des qualités admirables.

Le reste paroitra successivement dans les feuilles suivantes.

II. *Voltaire dans le Journal des sciences et des arts, Moscou, 1762*²

[Exlibris Bibliothèque de Voltaire arm 8 N° 292. Reliure demi cuire, cuire brun, papier brun pointé par noir].

[p. 1]

Journal des sciences et des arts. No. 1.

C'est avec confiance qu'on commencera ce second
Volume par un Extrait qui interesse tous les
Nationaux & tous les membres de la
Republique des Lettres.
Memoires sur l'Empire de Russie par M. de Voltaire
Premier Volume.

On ne s'attend pas sans doute que je fasse un Extrait suivi de cet ouvrage ; les grandes actions de Pierre Premier ont été si immortalisées, elles sont si gravées dans le coeur de ses fideles sujets, le Gouvernement de son Auguste Fille nous les retrace si sensiblement, que ce seroit un soin superflu. Il ne doit donc etre question que de la maniere dont M. de Voltaire a traité ce sujet. On ne risque rien en promettant qu'on reconnoitra toujours le grand homme dans ce nouvel ouvrage. On y retrouvera ces traits frappans, ce jugement sûr, cet Esprit Philosophique qui a toujours percé dans ce qu'il a fait.

Constamment ennemi du faux, M. de Voltaire continue dans sa Preface a nous prevenir contre tous ceux qui en ecrivant l'histoire, ont sacrifié la verité a l'esprit de parti, a l'adulation, ou a des vuës mercenaires. Il est bon de faire connoitre ces auteurs qu'il proscrit. Ce sera un preservatif sûr pour ceux qui entrent dans la carriere historique ; l'histoire de Pierre Premier par le B. Nestesuranoy, les memoires de Colmenar sur l'Espagne, l'histoire de l'Empereur Charles 6. voila quelques uns des [p. 2] livres que nous voions a l'Index redoutable du Heros de la litterature. En recompense, il donne pour modeles, l'histoire de M. de Thou & celle de Rapin Toiras.

Jaloux d'exactitude en ce genre, M. de Voltaire rapporte un Certificat que sa Majesté le Roi Stanislas lui a donné du quel il resulte que sa Majesté n'a rien trouvé que de conforme a la verité dans l'histoire de Charles Douze.

Ce n'est pas sur des fondemens moins certaines qu'ont été ecris les Memoires dont on fait ici l'extrait ; M. de Voltaire nous apprend comment Son Excellence M. Iwan Iwanowitz de Schouvalow l'a mis en etat de travailler a l'histoire de Russie. « Enfin un Chambellan de *L'IMPERATRICE ELISABETH FILLE DE PIERRE*, a été l'instituteur d'une Université depuis quelques années. C'est le même qui m'a fourni tous les memoires sur lesquels j'écris ; il etoit bien plus capable que moi de composer cette histoire, même

² Ce texte a été découvert dans la bibliothèque de Voltaire, qui est conservée à la Bibliothèque nationale de Russie, par Vladimir Somov qui l'a saisi. J'en profite pour le remercier pour la permission de publier ce texte ici. Je remercie également les collaborateurs de la Bibliothèque Voltaire et notamment sa directrice Natalia Speranskaïa pour leur accueil et leur disponibilité.

dans ma langue. Tout ce qu'il m'a écrit, & que j'ai déposé dans la Bibliothèque publique de Geneve fait foi que ce n'est que par modestie qu'il m'a laissé le soin de cet ouvrage.

Avant d'en venir au Regne de Pierre Premier, on trouve une Description de la Russie ; je recueillerai ici les faits, Epoques & particularités qui m'ont paru meriter l'attention des gens de lettres.

« C'est en 1689. que le Premier Traitté avec la Chine a été conclu. Il a été écrit en latin. « Voila encore un hommage glorieux & moderne qu'on a rendu a cette langue ».

« Si l'on voiageoit en droite ligne depuis Petersbourg par Dantzic, Hambourg, Amsterdam, jusqu'aux extremités Septentrionales de la France, on ne trouveroit pas un montagne.

« L'usage de l'écriture n'a eu lieu en Russie que depuis le 5. Siecle.

« A la fin du dernier Siecle, l'on ne calculoit encore en Russie qu'avec des boules. C'est un Mathematicien anglois nommé Ferguson qui a introduit sous Pierre I. le calcul.

[p. 3] On voioit des Indiens sur les confins de l'Allemagne ; ce Phenomene paroistroit incroyable, si M. de Voltaire n'en fournissoit pas une explication très plausible. « Ces Indiens s'embarquoient sur la Mer d'Hircanie, remontoient le Volga, navigeoient [sic] sur le Kama, traversoient les Terres jusqu'a la grande Permie, & s'embarquoient sur la Baltique. Voila un arrangement auquel n'avoient point pensé ceux qui croient cette peregrination impossible.

« On Compte dans l'Empire 7400. moines & 5600. Religieuses.

La Siberie a été decouverte en 1563.

« C'est en 1698 que l'ordre de S. André a été institué. Le commencement de l'année a été fixé au Premier Janvier, l'an 1700.

Les Jesuites ont été exclus de la Russie par un Edit de 1718.

Le tiers du Regiment de le Fort de 12000. hommes etoit composé de François Refugiés.

« Il y a plus de 500. mille habitans a Moskou & 24. millions d'habitans dans la Russie. On trouve a cette occasion une liste de tous ceux qui paient la contribution. Ils sont au nombre 6640000. & l'on ne comprend point dans ce nombre les femmes, les filles, les Enfans, l'Etat militaire, la Noblesse ni les Etrangers.

Entre les faits Anecdotes que M. de Voltaire rapporte, on n'oubliera pas celui ci qui etablit si bien la magnanimité de notre Heros. Lorsque Charles 12. forma, après la Bataille de Pultava, le projet de se retirer chès les Turcs, Pierre lui ecrivit pour lui offrir la paix, lui promettant même de ne pas le retenir prisonnier. C'etoit precisement le moment ou il n'etoit nullement besoin de menager le Roi de Suede. Au reste il etoit deja parti, lorsque l'exprès qui lui portoit cette lettre arriva.

Veut on voir quelque portrait ? je transcrirai celui de M. le Fort, nom qui doit être si cher a la Nation.

[p. 4] « Pierre donna sa confiance a un Etranger. C'est ce celebre Le Fort d'une noble & ancienne famille de Piemont transplantée depuis près de 2. Siècles a Geneve, ou elle a occupé les premiers emplois. On voulut l'elever dans le negoce, qui seul a rendu considerable cette ville, autrefois connue uniquement par la controverse.

« Son genie qui le portoit a de plus grandes choses lui fit quitter la maison paternelle dès l'age de 14. ans. Il servit quatre mois en qualité de cadet dans la citadelle de Marseille. De là, il passa en Hollande, servit quelque tems Volontaire, & fut blessé au Siege de Grave. Cherchant ensuite son avancement partout ou l'esperance le guidoit, il s'embarqua en 1675. avec un Colonel Allemand nommé Verstein, qui levoit quelques

soldats pour Alexis dans les Pays Bas. Quand ils furent a Archangel, Alexis n'étoit plus. Le Gouverneur d'Archangel laissa longtemps Vesrtein, Le Fort & sa troupe dans la plus grande misere & les menaça de les envoyer au fond de la Siberie. Chacun se sauva comme il put.

« Le Fort, manquant de tout, alla a Moscou & se presenta au Resident de Dannemark, nommé de Horn, qui le fit son Secretaire. Il y apprit la langue Russe, fut présenté au Czar Pierre qui lui donna d'abord une Compagnie d'Infanterie. A peine avoit il servi. Il n'étoit pas savant ; il n'avoit étudié aucun art, mais il avoit beaucoup vu avec le talent de bien voir ; sa conformité avec le Czar étoit de devoir tout a son genie. Il s'attacha a Pierre, les plaisirs commencerent la faveur & les talens la confirmerent.

Après avoir rendu compte de la partie historique, venons a celle ou l'on reconnoitra encore mieux l'Auteur de l'Essai sur l'histoire Universelle. Ce sont ces phrases expressives, ces images fortes, ces maximes, ou souvent d'un seul mot, il censure un vice, il attaque un ridicule, il corrige les hommes & les porte au bien & a la verité avec une force irresistible. Je ne me suis pas permis de les rassembler ici toutes, y en aiant quelques unes d'une nou[rp. 5]riture un peu trop forte, mais on ne trouvera qu'a approuver dans celles qui suivent.

« Ne dites a la Posterité que ce qui est digne de la Posterité.

« Aucune famille sur la terre ne connoît [sic] son premier auteur, & aucun Peuple ne peut savoir son origine.

« Tout Peuple qui n'a point cultivé les arts doit etre condamné a etre inconnu.

« On juge aujourd'hui que Charles Douze meritoit d'etre le Premier soldat de Pierre le Grand ; l'un n'a laissé que des ruines. L'autre est un fondateur en tout genre.

L'ancienne coutume étoit de ne se presenter ni dans l'église, ni devant le thrône avec une épée, coutume orientale opposée a notre usage ridicule & barbare d'aller parler a Dieu, aux Rois, a ses amis & aux femmes avec une longue arme offensive qui descend au bas des jambes.

A l'occasion d'un chef de Cosaques pendu : « Cette partie du monde étoit celle ou les hommes etant le moins gouvernés par les mœurs ne l'étoient que par les supplices & de ces supplices affreux naissoit la servitude & la fureur secrette de la vengeance.

Parlant des Siecles precedens. On ne savoit point alors deguiser l'orgueil par les dehors de la bienséance.

Sur la Conjuraton des Strelitz. « Les Troupes passerent enfin de la fureur a la crainte & de la crainte a la plus aveugle soumission, changement ordinaire a la multitude.

Une Phrase fait son Parallele entre les Princes Ivan & Pierre Premier. « Ivan n'avoit que le nom de Czar, & Pierre agé de 17. ans avoit deja le courage de l'etre.

Sur l'introduction de l'Arithmetique. « L'Empire de la Russie ne la reçut que mille ans après les autres Européens. C'est le sort de tous les arts ; ils ont fait lentement le tour du monde.

[p. 6] « On observoit en Russie & l'on y calculoit les Eclipses, tandis que dans la patrie de Galilée, des ignorans ordonnoient a des ignorans de croire la terre immobile.

« On ne desarme ses Ennemis que par la force. On les enhardit par la foiblesse.

Quand il parle d'un hopital bati par Pierre I. « vaste hopital, non de ceux qui encouragent la faineantise & qui perpetuent la misere, mais ou quiconque est renfermé devient utile.

En se plaignant de l'inexactitude des Geographes. « L'ambition a jusqu'ici pris plus de soin de devaster la terre que de la decrire.

« Sur la jonction des mers Baltique, Caspienne & Noire ; il y là plus de gloire veritable que dans le gain d'une bataille.

« Voici quelques traits qui peignent l'Illustre Pierre. Vainqueur des Turcs & des Tartares, il voulut accoutumer son Peuple a la gloire, comme aux travaux.

« En faisant fouiller les mines de Siberie, il travailloit à enrichir ses Etats & à les deffendre.

« Le charpentier de Sardam promet trente mille hommes au Roi Auguste. Cette expression fait souvenir du vers ou Sixte quint est designé par ces termes, *le Pâtre de Montalte*.

Mr. de Voltaire dit d'Auguste Roi de Pologne « quand on songe qu'avec cette foiblesse, Auguste etoit un des plus braves Princes de l'Europe, on voit bien que c'est le courage d'esprit qui fait perdre ou conserver les Etats, qui les eleve ou les abaisse.

Les malheurs de Charles 12. en Turquie etoient selon M. de Voltaire « plus dignes d'un Héros de l'Arioste que d'un Roi sage.

M. de Norberg historien de Charles 12. n'est point oublié. « Les Suedois crierent dabord victoire a Pultava ; Norberc

[p. 7] « qui etoit, loin du champ de bataille, au bagage ou il devoit etre, pretend que c'est une calomnie.

Mr. de Voltaire se range du parti de ceux qui pensent qu'il seroit mieux de n'infliger la peine de mort a aucun coupable, question qui a deja été traitée dans ces feuilles, p. 39. du Premier volume. C'est a l'occasion du Deserteur Jacob ; voici ses termes.

« Cet exemple fait voir que l'humanité qu'on exerce aujourd'hui en Russie est preferable aux anciennes severités & retient mieux dans le devoir les hommes, qui, avec une education heureuse, ont pris des sentimens d'honneur. L'extrême rigueur etoit alors necessaire envers le bas peuple. Mais que les moeus ont changé ! *L'Impératrice ELIZABETH* a achevé par la clemence l'ouvrage que son Pere commença par les loix. Cette indulgence a même été poussée a un point dont il n'y a point d'exemple dans l'histoire d'aucun Peuple. Elle a promis que pendant son Regne, personne ne seroit puni de mort, & a tenu sa promesse. Elle est la premiere Souveraine qui ait ainsi respecté la vie des hommes. Les malfaiteurs ont été condamnés aux mines, aux travaux publics. Leurs chatimens sont devenus utiles a l'Etat, Institution non moins sage qu'un humaine. Partout ailleurs, on ne fait que tuer un criminel avec appareil, sans avoir jamais empêché les crimes. La terreur de la mort fait moins d'impression peutêtre sur des mechans pour la plupart faineants, que la crainte d'un chatiment & d'un travail penible qui renaissent tous les jours.